

SIMONE WEIL

**Écrits  
de Londres  
et  
dernières lettres**

COLLECTION  
E S P O I R



FONDÉE PAR  
ALBERT CAMUS

*Gallimard*









*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1957.

# ÉCRITS DE LONDRES



## LA PERSONNE ET LE SACRÉ

COLLECTIVITÉ — PERSONNE — IMPERSONNEL  
DROIT — JUSTICE

« Vous ne m'intéressez pas. » C'est là une parole qu'un homme ne peut pas adresser à un homme sans commettre une cruauté et blesser la justice.

« Votre personne ne m'intéresse pas. » Cette parole peut avoir place dans une conversation affectueuse entre amis proches sans blesser ce qu'il y a de plus délicatement ombrageux dans l'amitié.

De même on dira sans s'abaisser : « Ma personne ne compte pas », mais non pas : « Je ne compte pas. »

C'est la preuve que le vocabulaire du courant de pensée moderne dit personnaliste est erroné. Et en ce domaine, là où il y a une grave erreur de vocabulaire, il est difficile qu'il n'y ait pas une grave erreur de pensée.

Il y a dans chaque homme quelque chose de sacré. Mais ce n'est pas sa personne. Ce n'est pas non plus la personne humaine. C'est lui, cet homme, tout simplement.

Voilà un passant dans la rue qui a de longs bras, des yeux bleus, un esprit où passent des pensées que j'ignore, mais qui peut-être sont médiocres.

Ce n'est ni sa personne ni la personne humaine en lui qui m'est sacrée. C'est lui. Lui tout entier. Les bras, les yeux, les pensées, tout. Je ne porterais atteinte à rien de tout cela sans des scrupules infinis.

Si la personne humaine était en lui ce qu'il y a de sacré pour moi, je pourrais facilement lui crever les yeux. Une fois aveugle, il sera une personne humaine exactement autant qu'avant. Je n'aurai pas du tout touché à la personne humaine en lui. Je n'aurai détruit que ses yeux.

Il est impossible de définir le respect de la personne humaine. Ce n'est pas seulement impossible à définir en paroles. Beaucoup de notions lumineuses sont dans ce cas. Mais cette notion-là ne peut pas non plus être conçue; elle ne peut pas être définie, délimitée par une opération muette de la pensée.

Prendre pour règle de la morale publique une notion impossible à définir et à concevoir, c'est donner passage à toute espèce de tyrannie.

La notion de droit, lancée à travers le monde en 1789, a été, par son insuffisance interne, impuissante à exercer la fonction qu'on lui confiait.

Amalgamer deux notions insuffisantes en parlant des droits de la personne humaine ne nous mènera pas plus loin.

Qu'est-ce qui m'empêche au juste de crever les yeux à cet homme, si j'en ai la licence et que cela m'amuse ?

Quoiqu'il me soit sacré tout entier, il ne m'est pas sacré sous tous rapports, à tous égards. Il ne m'est pas sacré en tant que ses bras se trouvent être longs, en tant que ses yeux se trouvent être bleus, en tant que ses pensées sont peut-être médiocres. Ni, s'il est duc, en tant qu'il est duc. Ni, s'il est chiffonnier, en tant qu'il est chiffonnier. Ce n'est rien de tout cela qui retiendrait ma main.

Ce qui la retiendrait, c'est de savoir que si quelqu'un

lui crevait les yeux, il aurait l'âme déchirée par la pensée qu'on lui fait du mal.

Il y a depuis la petite enfance jusqu'à la tombe, au fond du cœur de tout être humain, quelque chose qui, malgré toute l'expérience des crimes commis, soufferts et observés, s'attend invinciblement à ce qu'on lui fasse du bien et non du mal. C'est cela avant toute chose qui est sacré en tout être humain.

Le bien est la seule source du sacré. Il n'y a de sacré que le bien et ce qui est relatif au bien.

Cette partie profonde, enfantine du cœur qui s'attend toujours à du bien, ce n'est pas elle qui est en jeu dans la revendication. Le petit garçon qui surveille jalousement si son frère n'a pas eu un morceau de gâteau un peu plus grand que lui cède à un mobile venu d'une partie bien plus superficielle de l'âme. Le mot de justice a deux significations très différentes qui ont rapport à ces deux parties de l'âme. La première seule importe.

Toutes les fois que surgit au fond d'un cœur humain la plainte enfantine que le Christ lui-même n'a pu retenir : « Pourquoi me fait-on du mal ? », il y a certainement injustice. Car si, comme il arrive souvent, c'est là seulement l'effet d'une erreur, l'injustice consiste alors dans l'insuffisance de l'explication.

Ceux qui infligent les coups qui provoquent ce cri cèdent à des mobiles différents selon les caractères et selon les moments. Certains trouvent à certains moments une volupté dans ce cri. Beaucoup ignorent qu'il est poussé. Car c'est un cri silencieux qui sonne seulement dans le secret du cœur.

Ces deux états d'esprit sont plus voisins qu'il ne semble. Le second n'est qu'un mode affaibli du premier. Cette ignorance est complaisamment entretenue, parce qu'elle flatte et contient elle aussi une volupté. Il n'y a d'autres limites à nos vœux que les nécessités de la matière et l'existence des autres humains

autour de nous. Tout élargissement imaginaire de ces limites est voluptueux, et ainsi il y a volupté en tout ce qui fait oublier la réalité des obstacles. C'est pourquoi les bouleversements, comme la guerre et la guerre civile, qui vident les existences humaines de leur réalité, qui semblent en faire des marionnettes, sont tellement enivrants. C'est pourquoi aussi l'esclavage est si agréable aux maîtres.

Chez ceux qui ont subi trop de coups, comme les esclaves, cette partie du cœur que le mal infligé fait crier de surprise semble morte. Mais elle ne l'est jamais tout à fait. Seulement elle ne peut plus crier. Elle est établie dans un état de gémissement sourd et ininterrompu.

Mais même chez ceux en qui le pouvoir du cri est intact, ce cri ne parvient presque pas à s'exprimer au-dedans ni au-dehors en paroles suivies. Le plus souvent, les paroles qui essaient de le traduire tombent complètement à faux.

Cela est d'autant moins évitable que ceux qui ont le plus souvent l'occasion de sentir qu'on leur fait du mal sont ceux qui savent le moins parler. Rien n'est plus affreux par exemple que de voir en correctionnelle un malheureux balbutier devant un magistrat qui fait en langage élégant de fines plaisanteries.

Excepté l'intelligence, la seule faculté humaine vraiment intéressée à la liberté publique d'expression est cette partie du cœur qui crie contre le mal. Mais comme elle ne sait pas s'exprimer, la liberté est peu de chose pour elle. Il faut d'abord que l'éducation publique soit telle qu'elle lui fournisse, le plus possible, des moyens d'expression. Il faut ensuite un régime, pour l'expression publique des opinions, qui soit défini moins par la liberté que par une atmosphère de silence et d'attention où ce cri faible et maladroit puisse se faire entendre. Il faut enfin un système d'institutions amenant le plus possible aux fonctions de comman-

dement les hommes capables et désireux de l'entendre et de le comprendre.

Il est clair qu'un parti occupé à la conquête ou à la conservation du pouvoir gouvernemental ne peut discerner dans ces cris que du bruit. Il réagira différemment selon que ce bruit gêne celui de sa propre propagande ou au contraire le grossit. Mais en aucun cas il n'est capable d'une attention tendre et divinitrice pour en discerner la signification.

Il en est de même à un degré moindre pour les organisations qui par contagion imitent les partis, c'est-à-dire, quand la vie publique est dominée par le jeu des partis, pour toutes les organisations, y compris, par exemple, les syndicats et même les Eglises.

Bien entendu, les partis et organisations similaires sont tout aussi étrangers aux scrupules de l'intelligence.

Quand la liberté d'expression se ramène en fait à la liberté de propagande pour les organisations de ce genre, les seules parties de l'âme humaine qui méritent de s'exprimer ne sont pas libres de le faire. Ou elles le sont à un degré infinitésimal, à peine davantage que dans le système totalitaire.

Or c'est le cas dans une démocratie où le jeu des partis règle la distribution du pouvoir, c'est-à-dire dans ce que nous, Français, avons jusqu'ici nommé démocratie. Car nous n'en connaissons pas d'autre. Il faut donc inventer autre chose.

Le même critérium, appliqué d'une manière analogue à toute institution publique, peut conduire à des conclusions également manifestes.

La personne n'est pas ce qui fournit ce critérium. Le cri de douloureuse surprise que suscite au fond de l'âme l'infliction du mal n'est pas quelque chose de personnel. Il ne suffit pas d'une atteinte à la personne et à ses désirs pour le faire jaillir. Il jaillit toujours par la sensation d'un contact avec l'injustice à travers la

douleur. Il constitue toujours, chez le dernier des hommes comme chez le Christ, une protestation impersonnelle.

Il s'élève aussi très souvent des cris de protestation personnelle, mais ceux-là sont sans importance; on peut en provoquer autant qu'on veut sans rien violer de sacré.

Ce qui est sacré, bien loin que ce soit la personne, c'est ce qui, dans un être humain, est impersonnel.

Tout ce qui est impersonnel dans l'homme est sacré, et cela seul.

A notre époque, où les écrivains et les savants ont si étrangement usurpé la place des prêtres, le public reconnaît, avec une complaisance qui n'est nullement fondée en raison, que les facultés artistiques et scientifiques sont sacrées. C'est généralement considéré comme évident, quoique ce soit bien loin de l'être. Quand on croit devoir donner un motif, on allègue que le jeu de ces facultés est parmi les formes les plus hautes de l'épanouissement de la personne humaine.

Souvent, en effet, il est seulement cela. Dans ce cas, il est facile de se rendre compte de ce que cela vaut et de ce que cela donne.

Cela donne des attitudes envers la vie telles que celle, si commune en notre siècle, exprimée par l'horrible phrase de Blake : « Il vaut mieux étouffer un enfant dans son berceau que de conserver en soi un désir non satisfait. » Ou telles que celle qui a fait naître la conception de l'acte gratuit. Cela donne une science où sont reconnues toutes les espèces possibles de normes, de critères et de valeurs, excepté la vérité.

Le chant grégorien, les églises romanes, *l'Iliade*, l'invention de la géométrie, n'ont pas été, chez les êtres à travers lesquels ces choses sont passées pour venir jusqu'à nous, des occasions d'épanouissement.

La science, l'art, la littérature, la philosophie qui

sont seulement des formes d'épanouissement de la personne, constituent un domaine où s'accomplissent des réussites éclatantes, glorieuses, qui font vivre des noms pendant des milliers d'années. Mais au-dessus de ce domaine, loin au-dessus, séparé de lui par un abîme, en est un autre où sont situées les choses de tout premier ordre. Celles-là sont essentiellement anonymes.

C'est un hasard si le nom de ceux qui y ont pénétré est conservé ou perdu; même s'il est conservé, ils sont entrés dans l'anonymat. Leur personne a disparu.

La vérité et la beauté habitent ce domaine des choses impersonnelles et anonymes. C'est lui qui est sacré. L'autre ne l'est pas, ou s'il l'est, c'est seulement comme pourrait l'être une tache de couleur qui, dans un tableau, représenterait une hostie.

Ce qui est sacré dans la science, c'est la vérité. Ce qui est sacré dans l'art, c'est la beauté. La vérité et la beauté sont impersonnelles. Tout cela est trop évident.

Si un enfant fait une addition, et s'il se trompe, l'erreur porte le cachet de sa personne. S'il procède d'une manière parfaitement correcte, sa personne est absente de toute l'opération.

La perfection est impersonnelle. La personne en nous, c'est la part en nous de l'erreur et du péché. Tout l'effort des mystiques a toujours visé à obtenir qu'il n'y ait plus dans leur âme aucune partie qui dise « je ».

Mais la partie de l'âme qui dit « nous » est encore infiniment plus dangereuse.

Le passage dans l'impersonnel ne s'opère que par une attention d'une qualité rare et qui n'est possible que dans la solitude. Non seulement la solitude de fait, mais la solitude morale. Il ne s'accomplit jamais chez celui qui se pense lui-même comme membre d'une collectivité, comme partie d'un « nous ».

Les hommes en collectivité n'ont pas accès à l'im-

personnel, même sous les formes inférieures. Un groupe d'êtres humains ne peut pas faire même une addition. Une addition s'opère dans un esprit qui oublie momentanément qu'il existe aucun autre esprit.

Le personnel est opposé à l'impersonnel, mais il y a passage de l'un à l'autre. Il n'y a pas passage du collectif à l'impersonnel. Il faut que d'abord une collectivité se dissolve en personnes séparées pour que l'entrée dans l'impersonnel soit possible.

En ce sens seulement, la personne participe davantage du sacré que la collectivité.

Non seulement la collectivité est étrangère au sacré, mais elle égare en en fournissant une fausse imitation.

L'erreur qui attribue à la collectivité un caractère sacré est l'idolâtrie; c'est en tout temps, en tout pays, le crime le plus répandu. Celui aux yeux de qui compte seul l'épanouissement de la personne a complètement perdu le sens même du sacré. Il est difficile de savoir laquelle des deux erreurs est pire. Souvent elles se combinent dans le même esprit à tel ou tel dosage. Mais la seconde erreur a bien moins d'énergie et de durée que la première.

Du point de vue spirituel, la lutte entre l'Allemagne de 1940 et la France de 1940 était principalement une lutte non entre la barbarie et la civilisation, non entre le mal et le bien, mais entre la première erreur et la seconde. La victoire de la première n'est pas surprenante; la première est par elle-même la plus forte.

La subordination de la personne à la collectivité n'est pas un scandale; c'est un fait de l'ordre des faits mécaniques, comme celle du gramme au kilogramme sur une balance. La personne est en fait toujours soumise à la collectivité, jusques et y compris dans ce qu'on nomme son épanouissement.

Par exemple, ce sont précisément les artistes et écrivains les plus enclins à regarder leur art comme l'épa-

nouissement de leur personne qui sont en fait les plus soumis au goût du public. Hugo ne trouvait nulle difficulté à concilier le culte de soi et le rôle d'« écho sonore ». Des exemples comme Wilde, Gide ou les surréalistes sont encore plus clairs. Les savants situés au même niveau sont eux aussi asservis à la mode, laquelle est plus puissante encore sur la science que sur la forme des chapeaux. L'opinion collective des spécialistes est presque souveraine sur chacun d'eux.

La personne étant soumise en fait et par la nature des choses au collectif, il n'y a pas de droit naturel relativement à elle.

On a raison quand on dit que l'antiquité n'avait pas la notion du respect dû à la personne. Elle pensait beaucoup trop clairement pour une conception tellement confuse.

L'être humain n'échappe au collectif qu'en s'élevant au-dessus du personnel pour pénétrer dans l'impersonnel. A ce moment il y a quelque chose en lui, une parcelle de son âme, sur quoi rien de collectif ne peut avoir aucune prise. S'il peut s'enraciner dans le bien impersonnel, c'est-à-dire devenir capable d'y puiser une énergie, il est en état, toutes les fois qu'il pense en avoir l'obligation, de tourner contre n'importe quelle collectivité, sans s'appuyer sur aucune autre, une force à coup sûr petite, mais réelle.

Il y a des occasions où une force presque infinitésimale est décisive. Une collectivité est beaucoup plus forte qu'un homme seul; mais toute collectivité a besoin pour exister d'opérations, dont l'addition est l'exemple élémentaire, qui ne s'accomplissent que dans un esprit en état de solitude.

Ce besoin donne la possibilité d'une prise de l'impersonnel sur le collectif, si seulement on savait étudier une méthode pour en faire usage.

Chacun de ceux qui ont pénétré dans le domaine de l'impersonnel y rencontre une responsabilité envers

tous les êtres humains. Celle de protéger en eux, non la personne, mais tout ce que la personne recouvre de fragiles possibilités de passage dans l'impersonnel.

C'est à ceux-là d'abord que doit s'adresser l'appel au respect envers le caractère sacré des êtres humains. Car pour qu'un tel appel ait une existence, il faut bien qu'il soit adressé à des êtres susceptibles de l'entendre.

Il est inutile d'expliquer à une collectivité que dans chacune des unités qui la composent il y a quelque chose qu'elle ne doit pas violer. D'abord une collectivité n'est pas quelqu'un, sinon par fiction; elle n'a pas d'existence, sinon abstraite; lui parler est une opération fictive. Puis, si elle était quelqu'un, elle serait quelqu'un qui n'est disposé à respecter que soi.

De plus, le plus grand danger n'est pas la tendance du collectif à comprimer la personne, mais la tendance de la personne à se précipiter, à se noyer dans le collectif. Ou peut-être le premier danger n'est-il que l'aspect apparent et trompeur du second.

S'il est inutile de dire à la collectivité que la personne est sacrée, il est inutile aussi de dire à la personne qu'elle est elle-même sacrée. Elle ne peut pas le croire. Elle ne se sent pas sacrée. La cause qui empêche que la personne se sente sacrée, c'est qu'en fait elle ne l'est pas.

S'il y a des êtres dont la conscience rende un autre témoignage, à qui leur propre personne donne un certain sentiment de sacré qu'ils croient pouvoir, par généralisation, attribuer à toute personne, ils sont dans une double illusion.

Ce qu'ils éprouvent, ce n'est pas le sentiment du sacré authentique, c'en est cette fausse imitation que produit le collectif. S'ils l'éprouvent à l'occasion de leur propre personne, c'est parce qu'elle a part au prestige collectif par la considération sociale dont elle se trouve être le siège.

Ainsi c'est par erreur qu'ils croient pouvoir généraliser. Quoique cette généralisation erronée procède d'un mouvement généreux, elle ne peut pas avoir assez de vertu pour qu'à leurs yeux la matière humaine anonyme cesse réellement d'être de la matière humaine anonyme. Mais il est difficile qu'ils aient l'occasion de s'en rendre compte, car ils n'ont pas contact avec elle.

Dans l'homme, la personne est une chose en détresse, qui a froid, qui court chercher un refuge et une chaleur.

Cela est ignoré de ceux chez qui elle est, ne fût-ce qu'en attente, chaudement enveloppée de considération sociale.

C'est pourquoi la philosophie personnaliste a pris naissance et s'est répandue non dans les milieux populaires, mais dans des milieux d'écrivains qui, par profession, possèdent ou espèrent acquérir un nom et une réputation.

Les rapports entre la collectivité et la personne doivent être établis avec l'unique objet d'écarter ce qui est susceptible d'empêcher la croissance et la germination mystérieuse de la partie impersonnelle de l'âme.

Pour cela, il faut d'un côté qu'il y ait autour de chaque personne de l'espace, un degré de libre disposition du temps, des possibilités pour le passage à des degrés d'attention de plus en plus élevés, de la solitude, du silence. Il faut en même temps qu'elle soit dans la chaleur, pour que la détresse ne la contraigne pas à se noyer dans le collectif.

Si tel est le bien, il semble difficile d'aller beaucoup plus loin dans le sens du mal que la société moderne, même démocratique. Notamment une usine moderne n'est peut-être pas très loin de la limite de l'horreur. Chaque être humain y est continuellement harcelé,

piqué par l'intervention de volontés étrangères, et en même temps l'âme est dans le froid, la détresse et l'abandon. Il faut à l'homme du silence chaleureux, on lui donne un tumulte glacé.

Le travail physique, bien qu'il soit une peine, n'est pas par lui-même une dégradation. Il n'est pas de l'art; il n'est pas de la science; mais il est autre chose qui a une valeur absolument égale à celle de l'art et de la science. Car il procure une possibilité égale pour l'accès à une forme impersonnelle de l'attention.

Crever les yeux à Watteau adolescent et lui faire tourner une meule n'aurait pas été un crime plus grand que de mettre à une chaîne d'usine ou sur une machine de manœuvre payé aux pièces un petit gars qui a la vocation de cette espèce de travail. Seulement cette vocation, contrairement à celle de peintre, n'est pas discernable.

Exactement dans la même mesure que l'art et la science, bien que d'une manière différente, le travail physique est un certain contact avec la réalité, la vérité, la beauté de cet univers et avec la sagesse éternelle qui en constitue l'ordonnance.

C'est pourquoi avilir le travail est un sacrilège exactement au sens où fouler aux pieds une hostie est un sacrilège.

Si ceux qui travaillent le sentaient, s'ils sentaient que du fait qu'ils en sont les victimes ils en sont en un sens les complices, leur résistance aurait un tout autre élan que celui que peut leur fournir la pensée de leur personne et de leur droit. Ce ne serait pas une revendication; ce serait un soulèvement de l'être tout entier, farouche et désespéré comme chez une jeune fille qu'on veut mettre de force dans une maison de prostitution; et ce serait en même temps un cri d'espérance issu du fond du cœur.

Ce sentiment habite bien en eux, mais tellement inarticulé qu'il est indiscernable pour eux-mêmes. Les



SIMONE WEIL

**Écrits de Londres**  
**Dernières lettres**

Les textes réunis dans ce volume ont été écrits par Simone Weil dans la dernière période de sa vie, à la même époque que *L'Enracinement*, les *Notes écrites à Londres* (publiées dans *La Connaissance surnaturelle*), les *Notes sur Cléanthe, Phérécyde, Anaximandre et Philolaos* (publiées dans *La Source grecque*, et *Y a-t-il une doctrine marxiste ?* (publié dans *Oppression et Liberté*). La plus grande partie en est composée d'études rédigées pour les services de la France libre et concernant la réorganisation de la France après la guerre.

A ces études s'ajoutent des fragments écrits à la même époque et appartenant en général au même ordre de réflexions. Enfin on a joint à ces textes des documents qui éclairent les circonstances dans lesquelles Simone Weil formait ses dernières pensées. Ce sont pour la plupart des lettres écrites de Londres. Toutefois quelques-uns de ces documents : les trois premières lettres à Maurice Schumann et le *Plan pour une formation d'infirmières de première ligne*, ont été envoyés de New York, avant l'arrivée de Simone Weil en Angleterre ; mais ils contribuent à faire comprendre dans quel but elle voulut y aller, et quel y était son état d'esprit. On sait que, consumée par le chagrin de ne pouvoir obtenir une mission en France, elle tomba malade et fut hospitalisée en avril 1943. Les lettres à ses parents, à partir de celle du 17 avril, ont été écrites à l'hôpital.



ŒUVRES DE SIMONE WEIL

(Collection *Espoir*)

L'ENRACINEMENT	LA CONDITION OUVRIÈRE
LA CONNAISSANCE SURNATURELLE	LA SOURCE GRECQUE
LETTRE A UN RELIGIEUX	OPPRESSION ET LIBERTÉ
ÉCRITS DE LONDRES et DERNIÈRES LETTRES	
ÉCRITS HISTORIQUES ET POLITIQUES	
PENSÉES SANS ORDRE CONCERNANT L'AMOUR DE DIEU	
SUR LA SCIENCE	
POÈMES suivi de VENISE SAUVÉE - LETTRE DE PAUL VALÉRY	

